

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
  - Pages damaged/  
Pages endommagées
  - Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
  - Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
  - Pages detached/  
Pages détachées
  - Showthrough/  
Transparence
  - Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
  - Continuous pagination/  
Pagination continue
  - Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
  - Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
  - Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Quebec, Jeudi 15 Avril 1858.

LE

# FANTASQUE,

REVUE CRITIQUE ET LITTÉRAIRE DES HOMMES ET DES CHOSES.

IMPARTIALITÉ — RAISON — DEVOIR.

Vol. I.]

IMPRIMÉ PAR F. H. PROULX ET CIE.

[No. 23.

## LES COMMANDEMENTS DE LA TABLE.

« A table tu te placeras  
Si tu le peux commodément,  
Jamais tu ne découperas  
Si ce n'est pour toi seulement ;  
Encore moins tu serviras.  
De peur de perdre un seul moment ;  
Bons morceaux tu t'approprieras,  
Sans dire pourquoi ni comment ;  
Sur ton assiette tu mettras  
De tous les mets abondamment ;  
De deux côtés tu mâcheras,  
Afin de manger doublement,

Par intervalles tu boiras,  
Pour aller plus aisément.  
Lors-que per fois tu parleras,  
Ton repas tu prolongeras  
Après les autres longuement.  
Après quoi tu te vautras  
De ne manger que sobriement ;  
En un mot en tout tu sauras  
L'annoncer adrelement. »

(Gazette de Soré.)

## QUÉBEC:

JEUDI, 15 AVRIL 1858.

## LA CORPORATION ET SES TAXES.

Citoyens de Québec, de grandes choses se trament, s'accomplissent au milieu de vous, à vos portes, sous vos yeux, et vous n'y portez pas la moindre attention ! Le *Fantasque* prendra toujours fait et cause pour vous, mais ne le laissez pas seul.

Dimanche dernier, une assemblée publique fut convoquée à l'issue du service divin de l'église St. Jean. Notre petit *Fantasque* ne se fit pas tirer l'oreille, il s'y rendit en toute hâte et se posta de manière à tout voir et à tout entendre. L'assemblée était de 150 à 200 personnes bien disposées à crier fort contre tout ce qui pourrait lui nuire. On appela M. Joseph Moisan à la présidence et M. P. S. W. Ernst fut prié d'agir comme secrétaire.

Le président expliqua le but de l'assemblée, mais n'étant pas au courant des affaires, il pria M. St. Pierre, conseiller de ville, de vouloir bien dévoiler au public ce qui se passe actuellement à la Corporation. Il ne pouvait faire un meilleur choix, puis, M. St. Pierre s'est rendu trois fois à son poste, et conséquemment il connaît à merveille tous les organes du Conseil de Ville ; c'est pourquoi il dit, en termes très énergiques et très chaleureux, que la Corporation croyait devoir, dans sa séance,

augmenter la taxe sur les chiens, sur les marchands de lait, sur les charretiers, etc., il se répandit en menaces contre les conseillers qui ne savaient comment gaspiller l'argent du peuple et voulaient mettre à leur pension des employés encore sains et vigoureux ; enfin il réserva ses foudres les plus écrasantes pour tonner contre la construction de la halle du Cul-de-sac, construction qui devrait engloutir de £25,000 à £30,000 ! Son admirable discours fut accueilli par des tempêtes d'applaudissements !

Après lui, M. l'architecte-Gauvreau s'avança avec cet air majestueux que tout le monde lui connaît. On crut pendant un moment qu'il allait parler en anglais ; mais non, son auditoire lui suggéra l'idée de s'exprimer dans le langage de l'orateur précédent. Il répéta, approuva, confirma tout ce qu'avait dit son savant confrère, au milieu des nombreux hurras qui, par intervalles, couvraient le timbre de sa voix !

Enfin M. Charles Langlois puisa dans son courage assez d'énergie pour contredire quelques-uns des allégués de ses deux adversaires ; aussi fut-il accueilli par les cris de "ce n'est pas vrai, descends de là, c'est assez," et mille autres politesses de ce genre. Mais l'orateur prit son sang-froid et, par une phrase énergique et très élégante, il mit à l'ordre ces grands criards d'assemblées publiques. Il tonna contre les pensions, contre le gaspillage des deniers publics, tel qu'au havre du Palais ; mais il démontra l'avantage qu'il y aurait à construire la halle du Cul-de-Sac.

M. Gauvreau revint à la charge, mais il n'édifia nullement son auditoire.

Voilà, en résumé, ce qui s'est passé de remarquable à cette assemblée.

N'est-il pas honteux de voir MM. St-Pierre et Gauvreau soulever ainsi les préjugés populaires et attiser le feu des haines que le peuple entretient contre la Corporation ? Nous voyons bien que ces deux champions aspirent à se rendre populaires ; mais leurs menées n'aboutiront qu'à les déprécier dans l'opinion.

M. St-Pierre craint sans doute, par ses absences continuelles, de perdre les clés du royaume de son ambition, et c'est pour cela qu'il flatte les préjugés de ses constituants. Il serait malheureux, en effet, qu'il eût sacrifié son repos et sa fortune pour arriver aux honneurs, et qu'il en fût éloigné à la première occasion.

Il est surprenant qu'un homme d'une importance majeure comme M. Gauvreau, soit venu dire des naïvetés semblables à celles qu'il a débitées dimanche. Ah ! M. Gauvreau, le *Fantasque* vous a bien entendu, allez ! Il s'en servira en temps et lieu.

Voici maintenant ce que le *Fantasque* suggère aux Conseillers-de-Ville : N'accordez pas de pensions ; car il n'est pas juste de faire vivre aux dépens du pauvre peuple des gens qui, par des épargnes, pourraient se créer une certaine aisance pour leurs vieux jours. Vous ne devez pas non plus augmenter les salaires ; les temps sont durs, et chacun doit contribuer au soulagement de la misère commune. Mais érigez la halle du Cul-de-Sac, faites un magnifique marché. Combien de fois n'a-t-on pas entendu les citoyens de Québec s'extasier sur la magnificence du marché Bon-Secours à Montréal ? Ici nous faisons les dépenses et nous faisons rien de bien : témoin, la bicoque du marché Jacques-Cartier. Tous les citoyens doivent se montrer favorables aux grandes améliorations de Québec ; l'argent qui se dépense dans la ville, demeure

entre les mains de ses habitants ; et il n'est pas plus difficile de payer un Louis de taxe lorsqu'il y a de l'ouvrage, que de payer dix chelins lorsque la main d'œuvre est sans emploi. Une preuve que la halle du Cul-de-Sac sera profitable à la Cité, c'est que les marchands de la Basse-Ville ont offert à la Corporation de la construire à leurs propres frais, pourvu qu'ils en perçoivent les bénéfices pendant vingt ans.

Allons, messieurs les conseillers, faites votre devoir ; car les élections viendront, et le peuple vous remplacera par des gens plus clair-voyants si vous êtes aveugles. N'oubliez pas vos devoirs : le *Fantasque* pourra bien vous rafraîchir la mémoire !

#### LA DÉMOCRATIE AUX ABOIS.

Avez-vous lu, cher ami, le *Pays* du 7 mars dernier ? Non, vous ne l'avez pas même approché, n'est-ce pas ? Que vous êtes heureux de n'être pas, comme nous, dans la triste nécessité de respirer l'air infect qui s'en dégage ! De combien de nausées n'êtes-vous pas exempt ! Si, au moins, nous pouvions nous procurer une lunette pour le voir à distance : mais non, le propriétaire du *Fantasque*, malgré les fonds qu'il perçoit du trésor public, n'a pu encore nous rendre ce grand service. Ainsi, lecteur, c'est à vous de grossir encore le nombre de nos abonnés, afin de nous mettre en état de faire une si précieuse acquisition, sans laquelle nous redoutons fort de contracter le charbon ou la fièvre noire ; et alors il ne serait plus temps d'y remédier ! Mais revenons au *Pays*.

Jusqu'à ce jour, il paraissait ne pas s'occuper de nous ; il accueillait les *petites guenilles* avec d'indifférence ! Qui aurait jamais pensé que, du sommet de la montagne, il eût daigné abaisser son regard jusqu'à nous ! Jupiter tonnait a-t-il jamais lancé ses foudres contre un insecte ? Cependant, lecteur, plus d'une longue colonne de cette feuille, si sérieuse, est employée à répandre sur nous le trop plein de sa bile si longtemps comprimée ! Ah ! messieurs les *Paysans*, si vos paroles étaient aussi éloquentes que votre colère, on ne verrait pas votre papier renfermer les sacs du chiffonnier, et le marchand encouragerait davantage notre belle facture de Portneuf ! Il faut vraiment que la *Guêpe* et le *Fantasque* vous causent des angoisses mortelles, pour que vous permettiez au correspondant *A Bientôt* de remplir un si long espace de votre *inestimable* chiffon, au détriment de vos *grands principes* que vous traitez chaque jour avec tant de barbarie !

Si M. *Fantasque* doit un jour succomber sous les coups, ce n'est certainement pas de ceux-là qu'il redoute. En outre, il est insensible aux menaces ; on dirait que Virgile le désignait à l'avance par ces mots :

Impavidum ferient ruinae.....!

#### DÉSINTÉRESSÉMENT HÉROÏQUE

Qui de vous, lecteurs, n'ambitionnerait pas le titre de *Gascon*, surtout depuis que vous avez pu apprécier le *sel* qu'on offre au public, depuis quelque temps, sur la feuille rédigée par les Mousquetaires de notre célèbre romancier ? Cependant un élève de l'Université-Laval vient de refuser cet honneur ! Cela dépasse les bornes de la vraisemblance, cependant rien de plus vrai que ce que nous allons vous raconter.

Ces jours derniers, Henri se rend à l'Université, et s'adressant à certain étudiant, lui dit :

Monsieur, ne soyez pas étonné de ma démarche ; le conseil des *Gascons* vous a trouvé digne de figurer parmi nous : je vous apporte votre lettre de naturalisation !

L'étudiant, stupéfait, garde un moment le silence, puis il répond :

J'admire votre perspicacité ; mais dites-moi si je serai sous la domination de quelqu'un.

Sans doute, réplique Henri, il est bien juste que moi, votre aîné, je guide les autres dans la pénible tâche de fabriquer des gasconnades !

Dans ce cas, reprend l'étudiant, je vous remercie de votre brevet : il me semble que je ferais un meilleur Gascon que vous, et conséquemment je ne voudrais pas vous avoir pour maître.

Le dialogue ne continua pas plus longtemps, et Henri se retira tout penaud de sa déconvenue.

Il n'est pas hors de propos de citer ici les vers de Burns, dont fit usage M. Taschereau dans la *Revue Rétrospective* de 1830, à propos de Blanqui, fameux conspirateur, qu'il désignait comme agent du comte de Chambord :

Geus du Gascon fameux par ses gâteaux,  
S'il est des trous à vos manteaux,  
Cachez-les bien : votre compatriote  
Vous observe et de tout prend note.  
Et puis, ma foi, le jour viendra  
Où tout s'imprimera.

#### LA CRINOLINE ET LES JUPONS ROUGES.

Le *Fantasque* qui ne veut rien laisser inaperçu à ses abonnés, tant pour leurs intérêts matériels que pour leurs intérêts corporels, ne sera donc pas blâmable s'il prémunit ses lecteurs des dangers qu'ils courent, et surtout si, en galant homme qu'il est, il prévient les malheurs qui planent sur la plus belle partie de la création, sur le beau sexe. Personne donc lui cherchera noise à ce sujet ; alors il donnera tous les avertissements nécessaires pour que chaque dame en particulier ne soit atteinte de la plus légère égratignure, car si cela arrivait par sa faute, il s'interdirait toute communication avec elles. Soyez convaincus de cette vérité, lectrices et lecteurs.

Il a été démontré plusieurs fois que les crinolines étaient non seulement incommodes, mais de plus dangereuses. Plusieurs dames ont déjà été les victimes des dangers que font courir ces cercles ridicules. Le *London Court Journal* constate que pas moins de dix-neuf dames ont perdu la vie depuis le premier janvier à venir à la quinzaine de février dernier, et tout cela causé par cette tant estimée crinoline.

Aimables lectrices, voici un autre danger qui n'est pas moins imminent ; pour votre plus grand intérêt, le *Fantasque*, toujours au guet pour ce qui vous concerne, va vous le signaler, ce sont les élégants et magnifiques *jupons rouges*. Le *Fantasque* va vous dire, ou plutôt va laisser parler *l'Ère Nouvelle* du 1<sup>er</sup> avril : " La toilette féminine n'est pas heureuse dans ses innovations depuis quelque temps. De la crinoline, qui a déjà causé tant de malheurs par le feu, la voici qui tombe dans le jupon rouge, au risque de s'exposer à la gent bovine. Le péril peut paraître illusoire dans les villes européennes ; mais il n'est que trop réel, dans un pays

où le bétail se promène par les rues. Déjà les journaux de l'Illinois nous apportent le récit d'une scène qui a failli se terminer de la façon la plus tragique. Un taureau, rendu furieux par la vue des  *Jupons rouges*  qui frappaient ses yeux de tous côtés, s'est jeté, tête baissée, sur un enfant et l'eut probablement tué, si lui même n'avait glissé des quatre pieds sur la glace et ne fut tombé sur le flanc. — Gardez-vous donc des  *Jupons rouges* , lectrice : ou si vous en portez, du moins ne relevez pas vos robes."

---

UN DERNIER MOT AU " GASCON. "

Dans notre dernière feuille, nous n'avons pas jugé à propos de répondre aux impertinences du  *Gascon*  ; nous nous sommes dit : Tant que ce petit ne parlera pas plus sensément, nous ne lui ferons pas l'honneur d'une réponse. Aujourd'hui il est grave, mais il manque toujours de jugement et de mémoire, c'est pardonnable chez un enfant. Cependant, nous ne voulons rien répéter ; qu'il revise deux ou trois fois ses articles et les notres, s'il le faut, peut-être en comprendra-t-il le sens et la portée.

Les  *Gascons*  prétendent que nous voulons les ridiculiser ; mais pas du tout, nos très chers, nous ne cherchons qu'à vous faire bien connaître du public. Si c'est là vous ridiculiser, vous êtes donc ridicules. Comprenez-vous cela ?

---

INSTITUT CATHOLIQUE DE ST. ROCH.

Nous publions la correspondance qui suit pour ne pas manquer à la justice envers M. Plamondon ; mais il n'aurait pas dû oublier que le  *Fantasque*  est trop frêle pour supporter souvent des correspondances d'un tel volume. En outre, ce monsieur n'aurait pas dû s'attaquer aux défauts physiques du Dr. Rousseau, car

Il n'en est pas blâmable ;  
Le Destin seul en est coupable.

Comme M. Plamondon soutient une bonne cause, il n'avait pas besoin de recourir à de pareils moyens. Nous tenons pour principe que combattre un adversaire dans un langage rempli d'amertume, c'est amoindrir aux yeux du public la valeur réelle de ses raisonnements. On est plus disposé à ajouter foi à celui qui se défend sans acrimonie qu'à celui qui emploie un style sarcastique.

---

Messieurs les Collaborateurs,

Veuillez donc me prêter un petit coin de votre chermain et inimitable petit  *Fantasque*  pour répondre à l'attaque dirigée contre moi, dans votre feuille de jeudi dernier, sous le nom de P. C. Racine, gardien de l'Institut Catholique de St. Roch.

Si M. Racine était vraiment l'auteur de cet écrit, je ne croirais pas devoir lui répondre, et pour cause ; mais on découvre là une main exercée à manier le sceptre, et l'auteur se cache derrière la signature d'un imbécile afin de pouvoir écrire des phrases naïves comme celle-ci : " Ces messieurs (le Dr. Rousseau et le notaire Gauvreau, peuvent, s'ils ne croient pas déroger à leur dignité en descendant jusqu'à leurs accusateurs, etc." Comme ce serait bouffon si le public connaissait l'écrivain ! Mais la charité me défend de le nommer.

Il est faux que j'aie jamais rien écrit contre aucun membre de l'Institut, et ce qui m'a reproché, c'est que je craignais de faire tort à cette institution. Je ne voulais pas, en cela, imiter M. J. B. Martel qui déclara, avant l'élection générale, qu'il ferait perdre à l'Institut les cinquante journaux qui composent la Législature, si nous étions vainqueurs à cette élection. Mais comme ça n'a pas eu l'adresse de sa lettre, je dois mettre l'adresse dans son article, car cela fera cesser ces

calomnies que l'on invente à toute heure contre moi et contre ceux de mon parti.

L'Institut ayant accordé son patronage aux Amateurs de St. Roch, sous certaines conditions; et les amateurs, parmi lesquels étaient trois conseillers, ayant manqué à ces conditions; le conseil, déjà irrité de ce que les amateurs s'étaient convertis de ce patronage pour débiter une chanson des plus immorales, censura la conduite des amateurs et vota unanimement une motion dans laquelle leur conduite était traitée de malhonorable. Alors les trois amateurs conseillers, ainsi qu'un de leurs amis, donnerent leur démission au Conseil, et monsieur Pelchat, le président, convoqua une assemblée générale pour les remplacer par une élection. Dans l'intervalle, les resignataires, exaspérés de n'avoir pu joindre l'Institut, firent de la propagande avec force messages et nous prêtèrent les intentions les plus perverses. Au jour indiqué pour l'élection, il arriva une foule de chapelans invités par les amateurs-conseillers, lesquels n'avaient aucun droit de se trouver présents. Quand le président eut ouvert la séance, des explanations eurent lieu de chaque côté également, avec cette différence que nous fîmes insister pendant que nos adversaires parlaient, que nous ne les avons pas interrompus une seule fois, et que les tapageurs mirent tout en œuvre pour nous empêcher d'expliquer la conduite du conseil; mais ils ne purent y réussir. Quand chacun eut fini de parler, et avant l'élection, les amateurs présentèrent une motion pour censurer le conseil; et le président ayant voulu faire la division, ne put reconnaître ceux qui avaient droit de voter d'avec ceux qui ne l'avaient pas, de sorte qu'il fut impossible de connaître la majorité. Pendant les débats, le tumulte devint tel, que le président menaça d'ajourner si l'ordre ne se rétablissait pas. Cependant le vacarme continua toujours, et la séance fut levée, le secrétaire emportant les archives et le président abandonna la salle de l'Institut avec le plus grand nombre de nos partisans. Il était alors dix heures et demie du soir.

Quand nous fûmes sortis, les tapageurs appelèrent le Dr. Rousseau à la présidence qu'il accepta, puis on procéda à l'élection. La motion dont j'ai parlé plus haut m'a passée et les amateurs conseillers furent replacés dans le Conseil. Vous voyez, MM. les Collaborateurs, ce que vaut une pareille élection!

L' lendemain, nous résolûmes de résigner, ne pouvant continuer d'exercer nos fonctions de conseillers sans mettre à la porte de l'Institut une vingtaine de membres forcés. Nous préférâmes leur laisser le champ libre, afin de faire cesser la discorde, fatigues que nous étions de nous trouver en butte à leurs menées.

Voilà, MM. les Collaborateurs, comment les faits se sont passés. Cet exposé suffirait pour faire connaître au public avec quelle injustice on nous jette l'insulte à la figure, si le seul fait que le Dr. Rousseau prend fait et cause pour nos adversaires ne prouvait déjà à l'évidence que nous avons droit et qu'ils ont tort. Il est curieux de voir le docteur être toujours opposé au bon sens. Il est vrai que le grand Lavater et autres ont réussi à connaître les qualités morales des individus par leurs qualités physiques; alors il n'est plus étonnant que M. Rousseau voie tout de travers. C'est probablement aussi à cette cause qu'on peut attribuer son immense popularité. Je vais vous en donner une idée par le fait suivant qui est très authentique: Un jour il se présentait comme candidat à l'élection des représentants de la chambre basse; ce qu'il promettait dans son adresse se réduisit à zéro; ses connaissances, à part un peu de médecine, payèrent se représenter par zéro; il déclara que tout l'argent qu'il déboursait pour son élection, serait zéro; en conséquence le nombre de voix qu'il gagna sur ses adversaires, fut zéro; tous ces chiffres, additionnés avec le plus grand scrupule, donnaient zéro, somme totale: de toutes ses facultés intellectuelles, physiques, etc., etc.

Nous aurions pu servir contre les membres qui mettaient ainsi le trouble au sein de l'Institut, mais d'une bonne cause nous en eussions fait une mauvaise. Le public, déjà prevenu contre nous par la calomnie, aurait pris cause pour nos adversaires. Comprenez cela, et sachant bien qu'ils n'avaient aucune reconnaissance à attendre pour leurs sacrifices, dix huit conseillers ont envoyé leur démission à l'Institut, ainsi que près d'une quarantaine de leurs amis. Depuis ce temps, il n'y a pas eu d'élection en forme, telle que le veut la constitution de la société. Cependant l'Institut est incorporé!!!

Votre tout dévoué;

J. B. PLAMONDON.

LE "FANTASQUE" ET SES ABONNÉS.

St. \*\*\*, 9 avril 1858.

Messieurs les Collaborateurs,

Des malins se plaisent à dénigrer aux yeux de leurs lecteurs votre petit *Fanfan...tasque* de la manière dont il est rédigé, mais ces braves gens ne goûtent et n'estiment que ce qui sort de leur cerveau creux et rempli d'idées frivoles. Je pense bien que cette lettre va blesser votre

humilité, mais passez par-dessus et la reproduisez, afin de faire connaître à vos lecteurs intelligents que le *Fantasque* est regardé comme un papier des mieux rédigés et qu'il est très bien goûté par les gens instruits ; quant à ceux qui se croient des *phœnix* et qui ne sont que des barbouilleurs sur le papier, je ne veux pas les prendre pour juges, car ils en sont incapables, si ce n'est dans leur propre cause.

Vraiment, si vous saviez comme cet intéressant et gentil *Fantasque* est apprécié parmi nous ; si vous saviez combien il est aimé, estimé, vous vous applaudiriez de lui avoir donné le jour.

Oui, il est même caressé, et je ne dis pas trop. Figurez-vous le donc porté sur la main toute la fine journée ; imaginez-le fantasquement assis sur les genoux de celui-ci, de celle-là, et vous comprendrez que je n'exagère pas en disant qu'il est caressé.

Encore une fois, je vous assure qu'il est cajolé, et tellement que son physique en souffre, car, remarquez-le bien, à peine a-t-il rôdé deux jours parmi ses nombreux admirateurs, que déjà ses flancs sont devenus maigres, et, pour ainsi dire, transparents. Il est tout criblé, troué, et presque en lambeaux lorsque, craignant pour son salut (physique, bien entendu), des amis compatissants me le ramènent.

Ne croyez pas, messieurs, que je plaigne le petit vagabond, quand je le vois arriver chez moi dans ce pitoyable état. Non, je sais trop bien qu'il s'occupe fort peu de sa peau, pourvu qu'il divertisse ceux qui l'aiment. D'ailleurs, je sais aussi qu'il croit et se fie à la métépsychose ; son esprit devant passer dans un autre corps tout neuf, au bout d'une semaine. Je ne le gronde pas non plus de s'être ainsi laissé caresser jusqu'à en maigrir ; car je comprends que c'est dans sa nature de recevoir des caresses.

Ah ! MM. les Collaborateurs, continuez, continuez de prendre soin de ce gentil enfant de *Fantasque*. Il ne vous deshonoré pas dans notre paroisse ; au contraire, il vous fait honneur, et il est en grand honneur.

Chaque fois que, sur mon invitation de quatre sous, vous l'envoyez me rendre visite, je le reçois avec toutes les prévenances, tous les égards dus à son rang, à sa spiritualité et à ses illustres parents québécois. Je l'envoie quérir aussitôt que je le sais arrivé à l'Hôtel-Général des êtres de son espèce (Bureau de Poste), tant parce que j'ai hâte de le voir que pour ne pas le laisser écraser par MM. Gros-Journaux qui l'accablent de leur poids... d'annonces. Au reste, je ne voudrais pas le laisser trop longtemps en contact avec certains rejets de nos démocrates, toujours rouges d'amour patriotique : ce serait l'exposer à brûler vif.

Arrivé chez moi, le petit *Fantasque* n'est pas seul. Son amie, ma tante Renommée, l'a précédé de plusieurs pas, et un grand nombre de curieux et d'auditeurs l'attendent déjà sur le seuil de la porte.

Moi, en homme poli, je le dépouille avec empressement du manteau qui enveloppe ses modestes flancs, et je l'approche aussitôt, non du foyer, mais de la lampe, dont la chaleur suffit pour vivifier le petit drôle, qui se met aussitôt à jaser comme un grand homme, à critiquer comme un Aristarque, à plaindre les maux des bêtes de notre temps, comme un Lafontaine. Et les auditeurs d'applaudir.

Mais c'en est assez, je ne m'apercevais pas que, en parlant du fils, je parlais des parents.



En terminant, je vous dirai que, pour ma part, je ne partage pas à l'égard de M. *Fantasque* les sentiments de la correspondante Joséphine, bien que je partage en deux le nom de cette demoiselle pour former le mien : car elle, c'est une *Joséphine* (pas trop fine pourtant quand elle parle du *Fantasque*), et moi, je suis tout simplement mais franchement un

José.

[ Nous n'aurions pas reproduit la lettre de l'estimable correspondant " José," qui est par trop flatteuse, si nous n'admirions la teneur de cette lettre ; mais comme nous travaillons pour intéresser et divertir nos lecteurs, nous ne voulons pas les priver d'une aussi aimable composition.

Nous offrons nos remerciements les plus sincères à nos abonnés et amis de Trois-Rivières et de ses environs, pour la bonne idée qu'ils ont de notre petit *Parol*, qui est l'objet de notre amour et de notre sollicitude ; de plus nous les remercions cordialement pour toutes leurs bonnes compositions que nous nous empresserons toujours de reproduire, et nous espérons qu'ils nous continueront leurs faveurs.

Messieurs les Collaborateurs,

Comme M. Pierre Gauvreau, qui représente le quartier St. Jean au Conseil-de-Ville, a débâté contre les opinions que j'ai émises, dimanche dernier, à l'assemblée du marché Berthelot, qu'il s'est élevé contre toute augmentation de la taxe et qu'il a même engagé les citoyens à s'opposer aux pensions, salaires et réglemens projetés par la Corporation ; me permettriez-vous de poser les questions suivantes au dit M. P. Gauvreau ?

CHAS. LANGLAIS.

*Questions posées à Pierre Gauvreau, écuyer, Conseiller-de-Ville.*

Avez-vous voté pour augmenter de CENT piastres le salaire du Greffier de la Cité ?

N'avez-vous pas donné un vote semblable en faveur du Trésorier de la Cité ?

Avez-vous voté pour accorder CINQ CENTS piastres au clerc du Greffier, au lieu de trois cents qu'il perçoit maintenant ?

N'est il pas question d'augmenter de QUATRE CENTS piastres le salaire du Greffier du Recorder ; et n'avez-vous pas appuyé cette mesure ?

Ne vous êtes-vous pas déclaré favorable à l'octroi de CENT piastres à chaque Auditeur, au lieu de CINQUANTE piastres que veut leur accorder la Corporation ?

N'avez-vous pas voté pour les pensions de messieurs Wells et Russell ?

N'avez-vous pas voté pour toutes les taxes proposées par le Comité des Finances, excepté celle sur les voitures de travail, parce que vous craignez de payer pour quatre ou cinq voitures que vous employez à votre commerce de ciment ?

Enfin, M. Pierre Gauvreau, n'avez-vous pas voté pour accorder une pension de QUATRE CENTS piastres à M. Hamel ? Plus tard, n'avez-vous pas dit avoir donné un pareil vote, parce que nous croyiez que M. Hamel désirait résigner sa charge ; mais que dorénavant vous voteriez, au contraire ? Ce changement ne serait-il pas causé par le mécontentement du choix qu'on a fait de la personne qui doit remplacer M. Hamel ?

Nous remettons au prochain numéro les certificats demandés par M. P. C. Racine.